Arch.
137
o

Zodiaque de Denderah

Digitized by Google

Arch.
137°

Saulnier

2.
50

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

DE

M. LELORRAIN, EN ÉGYPTE

ET

OBSERVATIONS

SUR LE ZODIAQUE DE DENDERAH.

Digitized by Google

Le Zodiaque circulaire de DENDERAH, dessiné par M. Gau, se trouve rue de Rivoli, N.° 32, et chez les Marchands de Gravures.

Prix. . . . . 5 fr.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE VOYAGE

DE M. LELORRAIN, EN ÉGYPTE;

ET

OBSERVATIONS

SUR LE ZODIAQUE CIRCULAIRE DE DENDERAH:

PAR M. SAULNIER FILS.

DE L'IMPRIMERIE DE SÉTIER.

PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Rivoli, N.° 32;
Et chez les Marchands de Nouveautés, au Palais-Royal.

1822.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

La relation du voyage de M. Lelorrain, en Egypte, a été rédigée d'après sa correspondance et les notes de son journal. C'est également aux mêmes sources qu'ont été puisés les détails de la grande opération qu'il est parvenu à exécuter au temple de Denderah. Ainsi le lecteur peut accorder une confiance absolue à tous les faits rapportés dans ce petit écrit.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE VOYAGE

DE M. LELORRAIN, EN ÉGYPTE;

ET

OBSERVATIONS

SUR LE ZODIAQUE CIRCULAIRE DE DENDERAH.

PREMIÈRE PARTIE.

Voyage de M. Lelorrain.

Depuis que Mohamed-Ali, par une répression terrible, a anéanti les restes de la puissance des Mameloucks, l'Egypte, jadis si malheureuse sous leur domination anarchique, a pris un aspect nouveau. Quelques-unes des traces de l'ancienne barbarie ont

disparu, et les arts de l'Europe commencent à s'y introduire. On y construit des fontaines; on y tente des cultures nouvelles; on y fait des chemins; on y creuse des canaux. De grands changemens s'opèrent ou se préparent dans l'organisation du service militaire. Des fabriques s'établissent à Alexandrie, au Kaire, et jusques dans les bourgades de la Thébaïde. Les affaires commerciales reçoivent une impulsion encore plus active que l'agriculture et l'industrie : des négocians, à l'aide de la protection du Pacha, et des grands capitaux qu'il met à leur disposition, essayent de faire reprendre au commerce de l'Inde, la route qu'il suivait jadis, et qu'il n'avait abandonnée, pour celle beaucoup plus longue du Cap-de-Bonne-Espérance, qu'à cause des avanies et des périls auxquels il était exposé en Egypte. Ce beau pays, soumis pendant tant de siècles, à des maîtres qui ne savaient que détruire, commence déja à recueillir les premiers fruits d'un gouvernement qui crée et qui répare.

Mohamed-Ali n'a point une origine française, ainsi qu'on l'a prétendu dans des récits romanesques; mais, ce qui est assez bizarre,

il est né en Macédoine, comme le premier des Ptolémées qui gouverna l'Egypte. Issu de parens turcs, il est loin de partager les préjugés de ses compatriotes contre les Européens : ils ont, au contraire, une grande part à sa confiance et à l'exécution de ses projets. Il a compris de bonne heure que ce n'était pas avec les populations qui vivent aujourd'hui en Egypte, qu'il pourrait parvenir à la régénérer. C'est un Anglais, M. Briggs, qui est à la tête d'une partie de ses établissemens commerciaux; c'est un Français, M. Jumel, qui administre ses manufactures; c'est encore un Français, M. Coste, jeune architecte de beaucoup de talent, qui dirige ses constructions; enfin un brave officier de la Vieille-Garde, le Colonel Séve, éloigné de la France par nos orages politiques, a trouvé un asyle auprès de lui, et jouit d'une influence qu'il fait souvent tourner au profit de ses compatriotes.

Au nombre des moyens que le gouvernement actuel de l'Egypte emploie pour attirer les Européens, il faut comprendre les permissions qu'il donne, à quiconque en réclame,

de fouiller le sol pour y trouver des antiquités, et d'enlever celles qui sont à sa surface. Ces recherches, dont l'exécution est nécessairement confiée aux Arabes, ont eu aussi l'avantage de procurer une aisance relative à ceux d'entr'eux qui en sont chargés, et surtout aux habitans, autrefois si misérables, des bourgs bâtis près des ruines de Thèbes. C'est vainement que quelques-uns des conseillers du Pacha l'ont engagé, à plusieurs reprises, à faire faire exclusivement ces recherches pour son propre compte, afin d'en réunir les produits dans des Musées. Il a senti que de pareils établissemens ne convenaient pas à un pays dont la civilisation est encore aussi imparfaite que celle de l'Egypte moderne. Plus judicieux que Pierre I.er, qui voulut brusquement introduire chez un peuple à demi-sauvage, les raffinemens des nations les plus policées, c'est sur des objets d'une utilité positive que Mohamed-Ali porte exclusivement son attention.

J'étais instruit de ce qui se passait en Egypte, non-seulement par les récits des derniers voyageurs, mais aussi par des relations par-

ticulières que j'y entretenais. En 1818, j'avais fait parvenir au Pacha, par un intermédiaire, des livres français qu'il voulait se faire traduire, et que j'avais acquis sur une note de M. Boghos, son premier drogman. Le choix en était remarquable : c'étaient les biographies de Plutarque; une vie de Pierre I.er; une autre de Charles XII; les campagnes de Frédéric II; celles de Napoléon; et le manuscrit de Sainte-Hélène. Depuis, j'avais reçu d'Alexandrie plusieurs expéditions de monumens recueillis à Thèbes, et entr'autres une momie qui n'a d'équivalent, en Europe, dans aucune collection privée ou publique. Mais ce ne fut qu'en 1820, que je songeai sérieusement au moyen de tirer parti des facilités que le gouvernement de Mohamed-Ali accorde aux explorateurs des antiquités égyptiennes. En même temps je pris la résolution de ne pas m'exposer aux chances hasardeuses des fouilles. Quand bien même celles que j'aurais tentées auraient réussi, elles ne pouvaient guère avoir d'autres résultats que de grossir le nombre de ces monumens d'un caractère imposant, mais

uniforme, qui commencent à encombrer les cabinets de l'Europe. Je pensai qu'il était temps de négliger ces inutiles copies des mêmes types ; et que c'était vers quelque objet d'une importance reconnue, et, si je puis m'exprimer ainsi, individuelle, qu'il fallait diriger mes vues.

Je ne tardai pas à songer au planisphère, sculpté en relief, dans une des salles supérieures du temple de Denderah ; et, après y avoir long-temps réfléchi, ce fut ce vénérable reste d'une si haute antiquité, que je résolus de faire transporter au sein de l'Europe savante. Dans l'entreprise que je méditais, je ne pouvais en effet me proposer un objet plus important. Il existe, en Egypte, trois autres zodiaques; mais leurs dimensions colossales, et la place qu'ils occupent dans les grandes constructions dont ils font partie, ne permettront jamais de les en détacher. D'ailleurs, ceux des temples de Latopolis n'appartiennent pas à la même époque que le zodiaque circulaire de Denderah, et représentent des états du ciel différens. Enfin, ce qui augmente encore la valeur du der-

nier, tandis que les autres sont tous plus ou moins dégradés, il porte à peine quelques traces de la main du temps et de celle des barbares.

D'autres considérations contribuèrent aussi à fixer mon choix sur ce monument. Par une singulière fatalité, pendant une longue succession de siècles, il était resté inaperçu dans l'enceinte où il se trouvait. Des voyageurs attentifs et intrépides, Procope, Bruce, Norden, étaient passés près de lui, sans s'en douter. Ce fut à une des époques les plus brillantes de nos fastes militaires qu'il fut signalé, par le général Desaix, qui poursuivait, à travers les solitudes de la Thébaïde, les débris du corps de Mourad-Bey. M. Denon, qu'une curiosité active, et l'enthousiasme des arts avaient déterminé à s'associer aux périls et aux fatigues de la division Desaix, dessina, le premier, le planisphère de Denderah; et ce sont des savans Français, en Egypte, à la même époque, qui, dans des mémoires qu'ils ont publiés depuis, en ont fait connaître toute l'importance. Ainsi, par les beaux souvenirs auxquels il se rattache, ce monument est en

quelque sorte devenu national ; et je calculai qu'à son arrivée en France, il serait considéré à certains égards, et accueilli comme un trophée de l'armée d'Egypte.

Heureusement les savans et les artistes français qui suivaient les mouvemens de cette armée, n'avaient pas essayé de le détacher des voûtes auxquelles il était suspendu. Si cette opération eût été entreprise, et qu'elle eût réussi, le planisphère de Denderah serait infailliblement tombé au pouvoir des Anglais, comme l'inscription de Rosette, la tombe où l'on suppose qu'Alexandre a été enseveli, et tous les autres monumens recueillis par l'Institut d'Egypte, et qui leur furent cédés par la convention conclue entre le général Menou et le général Hutchinson.

Depuis cette époque, le gouvernement de la Grande-Bretagne n'avait pas cessé d'augmenter, par l'intermédiaire de ses agens diplomatiques ou commerciaux, cette collection déjà si précieuse. Il paraissait même, à l'exemple des Romains, avoir conçu le projet de décorer sa métropole avec les magnifiques débris de la civilisation égyptienne.

L'obélisque, connu sous le nom d'*Aiguille de Cléopâtre*, avait été transporté à Londres, pour être élevé sur une de ses places; un autre obélisque, celui de Philœ, y était également arrivé, avec la tête colossale de Memnon, un grand nombre de statues et de bas-reliefs, et un superbe sarcophage, en albâtre orientale, découvert à Thèbes, dans les sépultures des Pharaons. Mais si les Anglais avaient pris une part trop exclusive aux richesses archéologiques répandues sur les deux rives du Nil; si les Français avaient, au contraire, trop peu profité des dispositions favorables que le gouvernement de Mohamed-Ali témoignait à leur égard, il me semblait que le temps perdu pour nous pouvait être plusque compensé par l'opération que j'avais en vue. Quant à la possibilité de son exécution, l'examen des plans dressés par la commission d'Egypte m'en avait convaincu.

Des affaires inattendues vinrent s'opposer à mon départ, et pouvaient s'y opposer longtemps encore. Mais un de mes amis, M. Lelorrain, dont l'imagination avait été vivement émue par la singularité de mon projet,

que je lui avais confié, m'engagea à ne pas y renoncer, et me proposa de se charger de son exécution. Je n'hésitai pas à accepter son offre, et à le prendre pour associé; car j'étais convaincu qu'il avait toutes les qualités qu'exigeait une pareille entreprise. Dès ce moment, je m'occupai sans relâche de réunir les divers moyens propres à en assurer le succès. Il était évident que M. Lelorrain ne trouverait, en Egypte, aucun des instrumens dont il avait besoin pour cette opération. Je fis, en conséquence, confectionner en grande hâte, des scies de différentes dimensions, pour détacher le monument de son entourage; des ciseaux pour en réduire l'épaisseur; des crics pour en soulever la masse; et un traîneau, pour la rouler jusqu'au Nil. L'idée de ce traîneau, d'une forme ingénieuse et nouvelle, appartenait à M. Lelorrain; et je considérai le mérite de cette invention, comme la première garantie du succès des efforts qu'il allait faire.

Ce fut dans les premiers jours d'octobre 1820, qu'il s'embarqua pour Alexandrie, avec les instrumens que je venais de faire

confectionner. Il emportait en même temps avec lui mes instructions, celles d'un artiste habile qui a fait une étude approfondie des monumens de l'antiquité, ainsi que des notes et des lettres de recommandation que plusieurs membres de l'Institut avaient bien voulu lui donner. M. le baron Pasquier, alors ministre des affaires étrangères, s'était également intéressé à une entreprise qui s'annonçait comme utile aux arts; et il avait fait remettre à M. Lelorrain, une lettre pour M. Pillavoine, qui remplissait à cette époque, *par interim*, les fonctions de consul-général de France, en Egypte. Muni de toutes ces recommandations, M. Lelorrain arriva à Alexandrie, dans le cours du mois de novembre. Après s'y être reposé quelque temps, il en partit pour aller au Kaire, où il était rendu au commencement de janvier 1821.

Son arrivée dans cette ville mit en rumeur tous les explorateurs ordinaires des antiquités égyptiennes. Elle paraissait surtout préoccuper M. Salt, consul-général d'Angleterre, et M. Drovetti, qui vient d'être nommé consul-général de France. Ces deux derniers

s'attribuent, comme on sait, un droit à peu près exclusif sur ce qui reste du superbe héritage des Pharaons et des Ptolémées : suivant eux, toutes les antiquités qui en font partie, et qui se trouvent dans les terrains où ils ont fait donner un coup de pelle ou de pioche, à une époque quelconque, sont devenues leur propriété légitime. Ils avaient d'abord eu beaucoup de peine à concilier leurs communes prétentions : les journaux du temps, et les relations des derniers voyageurs, ont rendu compte des débats de leurs agens, et des voies de fait qui en étaient souvent la suite. A la fin, ils sont parvenus à s'entendre, et ils ont conclu un traité de pacification. Comme des rois qui, en accommodant leurs différens, veulent prévenir toutes les causes qui pourraient les renouveler, ils ont pris un fleuve pour délimitation des possessions respectives qu'ils s'attribuent en Egypte. Depuis deux ou trois ans, c'est par le cours du Nil qu'elles sont séparées.

Le Pacha n'est point intervenu dans ces arrangemens; et, comme on peut le croire, il n'en tient aucun compte. La bienveillance

de ce prince, pour les Européens, n'a rien d'exclusif : elle est commune à tous, quelles que soient les différentes nations auxquelles ils appartiennent. Lorsque M. Lelorrain lui fut présenté, après l'avoir accueilli d'une manière bienveillante, il lui demanda, par l'intermédiaire d'un drogman (car il ne parle pas les langues de l'Europe), quel était le but de son voyage. M. Lelorrain répondit qu'il desirait faire des recherches d'antiquités dans la Haute-Egypte. Mohamed-Ali consentit sans hésitation à autoriser ces recherches ; il ordonna qu'on expédiât de suite à notre voyageur le firman qui lui était nécessaire pour s'y livrer ; et en même temps, par une faveur spéciale, il lui fit remettre une lettre de recommandation pour Achmet-Pacha, gouverneur de la Haute-Egypte.

Voici la traduction exacte de ce firman, qui est en langue turque :

En haut est écrit le monogramme qui signifie DIEU ; plus bas se trouve le cachet de Mohamed-Ali.

Ordre. — Conformément à l'exposé et à la

requête faite par un voyageur-navigateur sujet français, nommé Lelorrain, qui desire se rendre jusques à Wadi-Halfa, pour contenter sa curiosité et faire des recherches et des fouilles dans certains édifices anciens, notre présent ordre est émané, et lui a été remis, afin qu'il puisse voyager sans crainte dans le but ci-dessus mentionné; et que, loin d'opposer aucun obstacle à ses recherches en fait de monumens anciens, les gouverneurs des provinces et les autres officiers préposés à l'administration du pays, lui accordent aide et protection.

S'il plaît à Dieu, l'on agira en conformité de ces dispositions.

Donné le 20 du mois de Rebï'ul thany 1235 (27 janvier 1821.)

Ce Firman mettait M. Lelorrain à l'abri de tout danger personnel dans l'expédition qu'il allait faire. On voyage maintenant en Egypte, quand on y est autorisé par le gouvernement du pays, presque avec la même sécurité, que dans les parties les plus policées de l'Europe, et certainement avec des chances moins pé-

rilleuses que dans plusieurs états de l'Italie. Lorsque Mohamed-Ali fut élevé au rang qu'il occupe aujourd'hui, par le vœu des milices albanaises, dont il était un des officiers-généraux, il fut obligé de tolérer les excès auxquels elles se livrèrent, pendant trois jours; mais, au milieu même de ces désordres, il jura que, dans quelques années, on pourrait sans crainte marcher de nuit dans les rues du Kaire avec les mains pleines d'or; et il a tenu parole. Cette police sévère, dans des contrées où il était impossible jadis de voyager autrement qu'avec des caravannes nombreuses, constate à elle seule les grands changemens qui s'y sont opérés sous l'administration du Pacha actuel. Aussi je n'hésite pas à dire que son élévation au gouvernement de l'Egypte, est, après l'insurrection de la Grèce, l'événement le plus important qui, depuis plusieurs siècles, se soit passé dans l'Orient, et celui qui peut être le plus fécond en grands résultats.

Mais, si M. Lelorrain n'avait rien à craindre pour la sûreté de sa personne, il était loin d'être aussi complètement rassuré sur le

succès de l'opération qu'il allait tenter. Pour qu'elle réussît, il fallait surtout qu'elle restât secrète. J'ai déjà dit un mot des rivalités qui divisent les explorateurs des antiquités égyptiennes. Ce n'est point assurément sous l'invocation des Muses que s'opère la recherche des monumens qu'elles ont élevés jadis près du Nil : on dirait plutôt que c'est le mauvais génie que l'ancienne Egypte adorait sous le nom de Typhon, qui y préside. A l'âpreté des haines que ces recherches excitent, il est facile de voir que ce sont, en général, des intérêts mercantiles qui les font entreprendre, et que l'amour des arts y est étranger. Si les rivaux de notre voyageur avaient surpris son secret, tout aurait été perdu : au moyen des intelligences qu'ils entretiennent dans la Haute-Egypte, ils lui auraient suscité des embarras dont probablement il ne serait pas toujours sorti avec succès. Heureusement, ce que notre projet avait d'extraordinaire, et les difficultés apparentes et bien réelles que présentait son exécution, ne permettaient pas de le pénétrer facilement. M. Lelorrain fit répandre le bruit que son intention était de

se rendre à Thèbes, direction que prennent presque tous les voyageurs; et on le crut. Ce fut là aussi qu'on organisa tous les moyens nécessaires pour le faire échouer dans les entreprises qu'il voudrait tenter.

Après avoir nolisé un bateau, il partit du Kaire, le 12 février, avec un interprète intelligent, et un janissaire de la garde du Pacha, pour veiller à la conservation de ses effets et de ses outils. Parvenu à la hauteur de Melawi, dans un passage difficile, il remarqua un homme qui restait seul inactif, tandis que tout l'équipage était occupé à la manœuvre. Sur les plaintes qu'en fit M. Lelorrain, cet homme lui dit qu'il n'était point marinier; mais qu'il avait été chargé de l'accompagner par un personnage qu'il lui nomma, qui est un de ceux qui explorent avec le plus de profit les antiquités de la Haute-Egypte. Touché, comme il devait l'être, de tant de sollicitudes, M. Lelorrain fit sur-le-champ mettre à terre le candide émissaire qu'on avait mis à sa suite. Le reste de son voyage n'offrit aucune circonstance remarquable. Après une navigation qui fut longue, puisqu'elle dura près d'un

mois, il arriva enfin à Denderah, au milieu de la nuit. Le scheick de cette bourgade, chez lequel il alla réclamer un asile, l'accueillit avec cette hospitalité des temps antiques, dont l'Orient conserve seul aujourd'hui la touchante tradition.

(1) Denderah est un bourg arabe situé sur la rive occidentale du Nil, à cent quarante lieues du Kaire, et seulement à vingt de Thèbes. Les ruines de l'ancienne Tyntiris à laquelle il a évidemment emprunté son nom, n'en sont éloignées que d'une demi-lieue. Tyntiris était autrefois une des plus grandes villes de l'Egypte, et la capitale d'un de ses nomes ou provinces. Hérodote, Diodore, Strabon qui l'avaient visitée, en parlent tous les trois. Le dernier fait même une mention particulière de la splendeur de ses temples. Celui qu'on désigne aujourd'hui sous le nom du Grand-Temple, était dédié à Isis, selon les auteurs de la description de l'Egypte, et, selon M. de St.-Martin, à Nephté. C'est une

---

(1) Plusieurs détails de cette description sont empruntés à l'ouvrage de la commission d'Egypte.

des plus vastes constructions de la Thébaïde ; et c'est incontestablement la mieux conservée et la plus belle.

Ce monument, depuis tant de siècles en possession d'exciter l'enthousiasme de ceux qui le visitent, forme un carré long, construit avec des pierres de grès, tirées vraisemblablement des montagnes voisines. Sa façade a 132 pieds et quelques pouces de longueur. D'énormes colonnes, qui ont 21 pieds de circonférence, décorent son portique : elles sont au nombre de vingt-quatre, comme celles du temple de Latopolis. Les parois de ses murailles au dehors, comme dans l'intérieur, et les contours de ses colonnes sont couverts, dans toute leur hauteur, de scènes allégoriques ou religieuses, sculptées en relief, et d'une multitude innombrable de caractères hiéroglyphiques également sculptés, et destinés, selon toute apparence, à l'explication des scènes autour desquelles ils sont disposés.

L'imagination s'épouvante des sommes énormes et du temps qui ont été nécessaires pour achever ce somptueux édifice. Son aspect est si imposant, qu'il émeut jusqu'aux

hommes les plus grossiers, et les plus étrangers aux arts. On raconte que, lorsqu'après une longue marche pendant laquelle elle avait été en proie à de cruelles privations, la division du général Desaix arriva le soir à Denderah, tous les soldats qui en faisaient partie, saisis d'un sentiment d'admiration à la vue du grand temple, battirent des mains à trois reprises.

C'est au plafond du portique que l'on trouve le grand zodiaque, ou plutôt ses débris; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il est très-dégradé. Il paraît même qu'il a beaucoup souffert, depuis que MM. Jollois et Devilliers l'ont vu. Plusieurs parties qui sont représentées dans le dessin qu'ils en ont pris, sont aujourd'hui entièrement détruites. Encore un petit nombre d'années, et le temps aurait peut-être consommé la destruction de cette vieille page des annales de l'univers.

En sortant du portique, et en prenant sur la droite pour faire le tour du temple, on marche sur un amas de décombres qui, s'élevant par une pente rapide, enveloppent de ce côté les colonnes du portique, jusqu'à une

hauteur assez considérable, et le temple proprement dit, jusqu'à la partie inférieure de ses frises. Une ouverture évidemment forcée à travers l'entablement, donne accès sur la plate-forme qui couvre cette vaste enceinte. Des cultivateurs arabes y avaient construit un village en terre dont les débris existent encore, dans le but probablement de se mettre à l'abri des avanies de la cavalerie des Mameloucks ou de celle des Bédouins.

Lorsqu'on a pénétré sur cette magnifique terrasse, on trouve aussitôt à droite un petit appartement partagé en trois pièces. On y arrivait jadis par un escalier intérieur dont les marches ne sont pas détruites, mais qui est aujourd'hui fort encombré. La première pièce dans laquelle on entre, est decouverte : ses murs sont décorés de sculptures d'une exécution admirable : elle a 4 mètres 40 centimètres de largeur. On la traverse pour arriver à une autre salle dont la largeur est la même, et qui est éclairée par la porte. Les sculptures qui décorent cette seconde pièce ne sont pas d'un travail moins soigné que celles de la première. C'est à son plafond qu'était sus-

pendu l'inappréciable monument que M. Lelorrain venait chercher de si loin, avec tant de peine, et à si grands frais.

Il était parti de chez son hôte, dès le matin, à la pointe du jour, pour se rendre au grand temple. Jamais, ainsi que je l'observais tout-à-l'heure, nul homme doué de quelque sensibilité n'approcha sans émotion de cet édifice qui paraît extraordinaire, même dans un pays qui renferme tant d'autres merveilles. Qu'on juge, d'après cela, du trouble que devait éprouver M. Lelorrain. Indépendamment des circonstances qui agissaient sur lui, comme sur les autres voyageurs, il touchait au moment de savoir si notre projet n'était pas chimérique, et par conséquent si le long voyage qu'il avait entrepris et tant de dépenses déjà faites ne seraient pas sans résultats.

Il arriva enfin dans l'enceinte où se trouvait le zodiaque circulaire : il vit ce monument fameux, objet de tant de débats qui se prolongent encore; il observa soigneusement sa position, et il reconnut qu'au moyen de l'amas de décombres par lequel on monte

aux parties supérieures du temple, on pourrait sans trop de peine conduire à terre les masses que l'on parviendrait à en détacher. C'étaient ces décombres, et la manière dont ils étaient disposés, qui m'avaient fait concevoir la première idée de l'entreprise à laquelle M. Lelorrain avait si heureusement consenti à s'associer.

Après s'être assuré par ses propres yeux de la possibilité de son exécution, il résolut de ne pas s'en occuper immédiatement. Des voyageurs anglais étaient arrivés à Denderah, quelque temps avant lui, pour y prendre des dessins, et ils annonçaient l'intention d'y rester encore. Lorsqu'ensuite ils en seraient partis, et qu'ils se seraient rendus sur d'autres points, ils auraient vraisemblablement parlé des travaux de M. Lelorrain, s'il eût eu l'imprudence de les entreprendre devant eux. Dès-lors il aurait pu se trouver exposé aux tracasseries qu'il voulait au contraire tâcher de prévenir par le mystère.

Il s'éloigna donc des ruines de Tyntiris, avec l'intention d'y revenir. Il s'enfonça dans la Thébaïde : il visita successivement son an-

cienne capitale ; Esneh, sa capitale actuelle ; Latopolis, Assouan ; et cette île de Philœ, placée sur les limites de l'Egypte et de la Nubie, et qui, dans un espace de 300 toises, renferme les restes de neuf temples.

A Assouan, il avait été présenté à Achmet-Pacha, pour lequel, comme nous l'avons vu, il avait une lettre. Il en fut bien accueilli ; car ce prince a pour les Européens la même bienveillance que Mohamed-Ali. C'est sous les ordres du Kachef de Keneh qu'est placé le Scheick de Denderah. Mais, comme M. Lelorrain était instruit que l'un de ses rivaux entretenait des intelligences parmi les subalternes de la cour d'Achmet, afin de les empêcher de pénétrer son véritable projet, il témoigna le desir d'avoir en même temps des lettres de recommandation pour le Kachef de Keneh, et pour ceux de Quos et d'Herment. Elles lui furent expédiées avec beaucoup d'empressement ; et dès qu'il les eut reçues, il prit congé du gouverneur de la Haute-Egypte, et il ne tarda pas à se remettre en route.

Il ne fit rien à Thèbes : la préoccupation

que lui donnaient les difficultés de l'entreprise qu'il devait exécuter à Denderah, l'absorbait tout entier, et ne lui permit pas d'y rien tenter. D'ailleurs, il est vraisemblable que s'il eût essayé d'y faire quelques travaux, il aurait été troublé dans leur exécution, par la jalousie des agens de ses rivaux.

En effet, il avait été pour ces hommes, à son arrivée dans l'ancienne métropole de l'Egypte, l'objet d'une curiosité inquiète. Afin de le mettre dans l'impuissance d'agir, ils l'empêchaient autant que possible de communiquer avec la population des bourgs situés près des ruines de Thèbes, et particulièrement avec les Arabes de Gournah. Ces derniers vivent, comme on sait, dans d'anciennes grottes sépulchrales qui s'enfoncent dans les profondeurs des montagnes de la chaîne libyque, à des distances qui sont encore inconnues; car chaque jour on en découvre de nouvelles. C'est dans l'intérieur de ces caveaux que l'on rencontre, tantôt isolés, et tantôt entassés dans des puits, les corps d'une longue suite de générations qui ont presque toutes cessé d'être, il y a plusieurs milliers d'années. C'est

là également que l'on trouve ces sarcophages en granit et en sycomore; ces vases, connus sous le nom de Canopes ; cette multitude d'amulettes en bois peint, en terre émaillée, en bronze, en un mot, tout ce somptueux mobilier dont la piété des Egyptiens environnait autrefois les morts.

Les Arabes de Gournah ont aujourd'hui presque entièrement abandonné les travaux de l'agriculture, pour se livrer à la recherche des antiquités réunies en si grand nombre dans leurs tristes demeures. Mais ils ne sont pas toujours maîtres de vendre le produit de leurs investigations aux voyageurs qui se présentent pour l'acheter. Certains Européens qui voudraient faire le monopole des antiquités s'y opposent; et comme ils exercent une grande influence sur quelques-unes des autorités subalternes du pays, ils parviennent souvent à intimider les habitans de Gournah, par leurs menaces.

Aussi, ce ne fut pas sans quelques difficultés que M. Lelorrain pût acquérir près d'eux, un certain nombre d'amulettes, plusieurs sarcophages et deux dessus de momie

en bois de sycomore. Les deux dessus de momie sont couverts de peintures qui égalent par la finesse du trait, et qui surpassent par la vivacité des couleurs, les belles planches coloriées du grand ouvrage sur l'Egypte. Le plus petit offre en outre une particularité remarquable : le personnage qui y est figuré, tient, dans les mains, deux symboles que l'on observe souvent dans les représentations des divinités égyptiennes, la Croix-Ansée et le Nilometre. Il est vraisemblable, d'après cela, que celui dont le corps était couvert par ce monument appartenait à l'ordre sacerdotale.

Après avoir fait ces différentes acquisitions, M. Lelorrain s'éloigna de Thèbes, pour se rendre à Denderah, ou il était de retour le 18 avril. C'est à dater de cette époque que s'augmente l'intérêt des notes de son journal, puisque c'est alors seulement qu'il a commencé l'opération qui avait déterminé son voyage en Egypte.

Comme les agens de ses rivaux, à Thèbes, auraient pu facilement étendre leur influence jusqu'à Denderah, il leur avait laissé croire que son projet était de se rendre sur les côtes

de la Mer-Rouge, pour y faire une collection de coquillages. Ils s'empressèrent, bien entendu, de donner cet avis, à leurs patrons du Kaire et d'Alexandrie, en ajoutant que M. Lelorrain avait été forcé par le désordre de sa santé, de s'arrêter en route, dans un bourg de la Thébaïde qu'ils ne nommaient pas.

Ces tristes détails me parvinrent à la fin de juin : ils avaient été transmis en France, avec la rapidité que l'envie et les autres vilaines passions du cœur humain, ne manquent jamais de donner aux mauvaises nouvelles. D'un autre côté, M. Lelorrain s'était trouvé dans l'impossibilité de m'écrire, pour me faire connaître le véritable état des choses : il avait craint les indiscrétions des personnes auxquelles il aurait pu confier ses lettres. Ainsi, tout se réunissait pour m'alarmer. Dans cette douloureuse situation, je ne tardai pas à blâmer moi-même la témérité de mon entreprise, je me reprochai vivement d'avoir compromis la santé de mon ami et un capital considérable, pour l'exécution d'un projet dont je n'apercevais plus que les inconvéniens et les

dangers. Mais, tandis que j'étais livré à ces cuisantes sollicitudes, M. Lelorrain venait d'arriver au Kaire, avec la plus belle proie que l'on pût ravir à l'ancienne Egypte. Nous allons voir par quels moyens il était parvenu à surmonter les difficultés de tous genres contre lesquelles il avait eu à lutter.

Le jour même de son retour à Denderah, il se rendit aux ruines avec son drogman, vingt Arabes, et un Scheick pour lui servir de conducteur de travaux. Dans toutes les parties de l'Egypte, les Arabes ont cessé aujourd'hui de s'opposer à la recherche des antiquités. Jadis ils empêchaient autant que possible ces recherches, parce qu'ils étaient persuadés que les Européens n'avaient de curiosité pour les monumens antiques, qu'à cause des diamans, de l'or et de l'argent qui devaient s'y trouver cachés. C'était pour découvrir ces prétendus trésors, que les Arabes mutilaient les restes les plus précieux des arts de l'Egypte. Maintenant, ils sont loin encore, malgré l'inutilité de leurs perquisitions, d'être désabusés de leurs folles idées, et de se rendre un compte plus judicieux de

la curiosité des Européens; mais ils pensent que ceux-ci, qu'ils considèrent tous comme des Magiciens, ont seuls l'art d'extraire des monumens, les inappréciables richesses qui y sont contenues. En conséquence, ils vendent aux voyageurs les antiquités qu'ils se sont appropriées, ou ils les aident, pour un salaire, à enlever les autres; convaincus qu'ils doivent désormais renoncer à en tirer un parti plus avantageux. M. Lelorrain n'éprouva donc aucune difficulté à déterminer les habitans du bourg de Denderah, à seconder l'exécution de ses projets.

En arrivant au Grand-Temple, il vit avec satisfaction qu'il était rendu à sa solitude accoutumée : les Anglais qui s'y trouvaient, la première fois qu'il y était venu, en étaient heureusement partis. Ainsi, rien ne s'opposait plus à ce qu'il commençât immédiatement ses travaux. J'ai déjà dit un mot de la place qu'occupait, dans cette vaste construction, le zodiaque circulaire : pour la clarté de ce qui va suivre, je dois entrer à cet égard dans quelques nouveaux détails.

Le plafond dans lequel il était encadré,

était composé de trois parties distinctes : l'un des côtés était occupé par ce zodiaque; l'autre, par une scène astronomique de la même dimension; et le centre, par une figure d'Isis ou de Nephtys placée entre deux grandes légendes hiéroglyphiques. D'après le texte de l'ouvrage de la Commission d'Egypte, nous avions supposé que le Zodiaque était établi sur un seul bloc de grès : c'était une erreur. La totalité du plafond était composée de trois pierres : notre monument occupait entièrement une de ces pierres, et le quart environ de celle du milieu. D'un côté, il touchait à la muraille, et du côté opposé, à l'une des légendes qui encadrent la grande figure de femme. Les deux autres extrémités étaient bordées par des traits en *zig-zag* que l'on voit dans beaucoup de bas-reliefs égyptiens et que l'on suppose figurer l'eau. En y comprenant ces *zig-zags* qui avaient deux pieds en longueur de chaque côté, le Monument avait douze pieds de long, sur environ huit de large. Son épaisseur était de trois pieds : et il devait peser de cinquante cinq à soixante milliers.

J'emprunterai à M. Lelorrain ses propres

expressions, afin de faire connaître plus exactement les moyens dont il s'est servi, pour parvenir à déplacer ce monument presque colossal. Voici comment, dans une lettre qu'il m'a écrite, il rendait compte de cette opération dont j'étais loin de prévoir toutes les difficultés, lorsque j'en conçus le projet :

« J'avais d'abord, me mandait-il, pensé à « conserver les bordures en *zig-zag*; mais « outre qu'elles n'entouraient pas les quatre « faces, et que ce n'était évidemment qu'un « remplissage sans intérêt, je calculai que le « poids de la grande pierre serait si énorme, « qu'il serait impossible de la manier. Je me « suis donc borné à enlever le Planisphère « avec le carré dans lequel il est enfermé. « Cette explication me conduit naturellement « à entrer dans quelques détails relatifs à son « enlèvement.

« Je fus dans le principe très-embarassé « pour faire un trou au plafond, afin d'y in- « troduire la scie. Il fallait attaquer des pierres « de trois pieds d'épaisseur; et je ne pouvais « songer à le faire, avec le peu de ciseaux « que je possédais : s'ils avaient été employés

« à cet usage, il ne m'en serait plus resté « pour dégrossir. J'imaginai donc de scier « diagonalement et en dehors ; mais autre « difficulté, la scie ne mordait pas à sec, et « pas davantage à frais. Pour remédier à cet « inconvénient, je fis faire des dents aux « scies, et alors seulement elles commencèrent « à mordre. Je n'atteignis pas cependant l'in- « térieur de la chambre. Afin d'y parvenir, « j'imaginai un expédient qui eut un plein « succès : j'avais emporté de la bonne poudre, « pour faire des présens : je commençai par « miner le morceau que j'avais scié : je le fis « d'abord avec beaucoup de précautions, « pour connaître la portée de la mine, et la « force de la poudre. Lorsque je fus bien fixé « sur ce point, j'opérai avec sécurité.

« Après deux jours du travail le plus fati- « gant, (puisque j'étais obligé d'opérer à moi- « même au soleil, par une chaleur de qua- « rante dégrès,) j'eus le plaisir de réussir à « faire un assez grand trou, que j'élargis en- « suite avec le ciseau pour y introduire la scie. « Au moyen des précautions que j'avais « prises, le jeu de la mine ne fit aucun dégat.

« Je croyais avoir beaucoup gagné; mais il se « trouva que l'on ne pouvait pas scier plus « d'un pied de pierre par jour : les trois côtés « à scier avaient ensemble vingt-quatre pieds ; « à ce compte il aurait fallu, pour cette seule « partie de l'opération, employer un temps « considérable, et j'étais pressé. Mes travaux « ne pouvaient pas long-temps rester ignorés; « et s'ils étaient connus avant d'être achevés, « tout était perdu. Je fis donc deux autres « trous également dans les *zig-zags*; de cette « manière je pus faire manœuvrer trois scies « à la fois.

« Tout était en bon train : je voyais mes « trois scies opérer; j'avais stimulé mes Ara- « bes, et ils travaillaient avec une ardeur « incroyable : je ne quittais pas un seul ins- « tant les travaux pour pouvoir surveiller « le mouvement de mes scies, lorsqu'ac- « cablé par un soleil dont vous ne pouvez vous « figurer l'insupportable ardeur, je tombai « dangereusement malade ; mais de telle « sorte, qu'il ne m'était pas possible de « remuer. J'étais dévoré pas une fièvre hor- « rible; et tous mes nerfs s'étaient retirés

« vers les articulations. Cet état dura huit « jours : je n'avais pas de médecin; je ne « jugeai pas à propos de faire venir celui de « Farschiout. Un Arabe me guérit avec le « suc d'une plante dont j'ignore le nom.

« Cependant il était de la dernière impor- « tance de ne pas interrompre les travaux. « Mon drogman était très-intelligent : il « m'avait aidé constamment dans la surveil- « lance de mes Arabes. Au moyen d'une « forte récompense, je l'engageai à me rem- « placer. C'est alors que le travail devint « irrégulier. Le drogman par excès de pré- « caution, et pour ne pas entamer le Planis- « phère, donna aux scies une direction « oblique, qui a produit une inégalité dans « l'épaisseur des pierres et dans la coupe « des *zig-zags*. Cette inégalité, au reste, n'a « rien endommagé; et elle fournit la preuve « de l'intégrité du Zodiaque. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'avant de commencer cette opération, M. Lelorrain avait fait soutenir le Monument par un échafaudage intérieur. Lorsqu'elle fut terminée, afin de les rendre maniables, il fit reduire

avec le ciseau, à un peu moins de la moitié, l'épaisseur des deux pierres sur lesquelles le Zodiaque est établi. Puis, au moyen de ses crics et des cordages dont il s'était pourvu, on les amena successivement sur la terrasse. Tous ses travaux au Grand-Temple furent entièrement exécutés dans vingt-deux jours.

Il fallut ensuite aviser aux moyens de transporter le Zodiaque jusqu'au Nil; et cette tâche n'était gueres moins difficile que celle qui venait d'être si habilement remplie. M. Lelorrain n'avait pu trouver d'atterage qu'à deux lieues de Denderah : c'était là qu'attendait son bateau. Pour y arriver, on était d'abord obligé de traverser les ruines qui couvraient deux cents toises de leurs décombres, et ensuite un terrain très-inégal, coupé par un grand nombre de petits canaux d'irrigation.

Il était d'autant plus difficile de transporter un fardeau aussi lourd que celui dont il s'agit, à travers les décombres, qu'ils forment plusieurs monticules dont la pente est très-roide. Cependant, à la fin de la première journée, le traîneau qui portait la grande pierre, était tout-à-fait hors des ruines. Le

second jour il fit une demi-lieue; mais les poutres sur lesquelles on l'avait fait rouler, écrasées par sa masse, se trouvaient le soir en si mauvais état, qu'il était impossible de les employer davantage. Le lendemain on les remplaça par le peu de bois qu'on se procura dans le pays: ce bois ne put servir qu'un seul jour. Depuis, ce ne fut plus qu'au moyen de ses crics, de ses pinces et d'un grand nombre d'Arabes qu'il employait, que M. Lelorrain fit avancer le traîneau. De jour en jour sa marche devenait plus lente. A la fin on ne mettait pas moins de douze heures, pour lui faire faire cinquante à soixante pas: les Arabes étaient accablés par l'intensité d'une chaleur étouffante, et par des travaux si prolongés et si pénibles. Notre voyageur ne se contentait pas de diriger ces travaux: quoique convalescent, souvent il y prenait part lui-même. Il lui fallut seize jours et cinquante hommes pour parvenir à amener au bord du Nil, sa précieuse conquête. Le transport de la petite pierre s'était opéré en même temps que celui de la grande, mais avec bien moins de

difficulté, quoiqu'elle ne fût pas placée sur un traîneau.

Malheureusement, lorsqu'elles arrivèrent près du fleuve, ses eaux étaient très-basses. Il en résultait que la rive était élevée en perpendiculaire de plus de douze pieds. Afin de pouvoir embarquer le Monument, M. Lelorrain fit construire un chemin d'environ soixante pieds, et qui avait une inclinaison de quarante-cinq dégrés. Dès qu'il fut terminé, on y amena le traîneau. Trente hommes étaient chargés de le retenir par des cordages, et en même temps on l'avait amarré à un palmier-doume qui se trouvait près de là. Pour rendre sa descente plus facile, notre voyageur fit ensuite mettre deux petites planches savonnées sous ses cylindres. Mais à peine ces planches étaient-elles posées, que rompant violemment son câble, il partit en renversant les hommes qui le retenaient. Après avoir parcouru avec la rapidité de l'éclair un assez long espace, il alla s'enfoncer profondément, à six pieds du Nil, dans une terre molle que ses eaux avaient fraîchement trempée. Qu'on juge de

l'effroi que dut, dans ce moment, éprouver M. Lelorrain !

Depuis son retour à Denderah, il s'était concilié l'affection de ses habitans par ses bons traitemens, et par la manière dont il rétribuait leurs travaux. Aussi, le courage des hommes qu'il employait ne fut pas abattu par cet accident, quoique plusieurs qui n'avaient pas voulu lâcher prise eussent eu les membres cruellemement meurtris. Ils ne tardèrent pas à se remettre à l'ouvrage avec une activité nouvelle, et dans quelques heures, ils parvinrent à tirer le traîneau de l'endroit où il s'était enfoncé, et à le transporter dans la barque.

Un nouveau péril l'y attendait. A peine y était-il introduit, que l'eau y pénétra par des fentes que l'on n'avait pas observées, et que probablement l'extrême chaleur y avait faites. Dans moins de cinq minutes cette barque s'était enfoncée d'un pied, et elle continuait à s'enfoncer davantage. Tandis qu'une partie des intrépides auxiliaires de M. Lelorrain s'occupait à vider l'eau, les autres se jettèrent dans le Nil pour boucher

les fentes. Ils y réussirent assez promptement. Aussitôt que cela fut fait, et que le bateau fut remis à flots, on y déposa la seconde pierre.

M. Lelorrain pensa alors, non sans quelqu'émotion, à s'éloigner de ces bons habitans de Denderah qui l'avaient si bien secondé dans l'exécution de notre entreprise. Il aspirait au moment où il pourrait goûter, dans la Basse-Egypte, un repos qui lui était bien nécessaire après tant de fatigues et de sollicitudes. Mais des circonstances inattendues vinrent retarder ce moment, Jusqu'ici, nous l'avons vu aux prises avec les difficultés que lui opposaient les choses; difficultés dont il était venu à bout avec beaucoup de persévérance et d'adresse. Nous allons le voir maintenant soutenir une lutte encore plus pénible contre des hommes puissans qni s'étaient faits ses ennemis.

Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'après avoir donné ordre au Raïs ou Patron de sa barque, de se disposer à partir, celui-ci lui déclara qu'il n'en ferait rien, parce que les eaux étaient trop basses, près de Dischné, pour

qu'il pût passer. Inutilement, M. Lelorrain chercha à lui démontrer par les meilleures raisons que ses craintes étaient chimériques. Cet homme persista opiniâtrement dans son refus.

Accablé d'abord par cette nouvelle contrariété, notre voyageur ne tarda pas à en soupçonner les véritables causes. Il se rappela que M. Bradich, agent des Etats-Unis, était passé à Denderah, au moment où il faisait son opération au Grand-Temple; et par conséquent elle devait être connue au Kaire. Un fait encore plus significatif, c'est que pendant que l'on transportait le Zodiaque, au bord du Nil, il avait vu rôder dans le voisinage un homme qu'il avait rencontré à Thèbes, et qui était à la solde d'un de ses rivaux.

Dès le lendemain, ses soupçons se changèrent en certitudes. Son drogman lui dit que dans un moment d'abandon le Raïs venait d'avouer que l'homme qu'ils avaient vu rôder les jours précédens, lui avait promis mille piastres turques, s'il parvenait à empêcher pendant trois semaines le départ du Monument.

M. Lelorrain comprit d'après cela qu'il était pour lui d'une haute importance de gagner le temps qu'on voulait lui faire perdre, dans des intentions nécessairement très-malfaisantes. Il n'hésita donc pas à s'engager à donner au Raïs, s'il voulait partir de suite, la somme qu'on lui avait promise pour le faire rester. Touché de cette proposition le Raïs tomba à genoux, en jurant que sa fidélité serait désormais à l'abri de toutes les séductions; et effectivement, depuis cette époque, sa conduite fut irréprochable. Quant à celui qui avait voulu le corrompre par l'intermédiaire des agens qu'il entretenait dans la Haute-Egypte, il me saura sans doute quelque gré du silence que je veux bien garder sur son nom. Je dirai seulement que c'était le même homme qui avait si obligeamment donné un compagnon de voyage à M. Lelorrain, à son départ du Kaire.

Après avoir levé ces nouvelles difficultés, notre voyageur put enfin partir, et il commença seulement à respirer en liberté. Malheureusement, le vent du Nord qui soufflait, était loin de favoriser l'impatience qu'il avait

d'arriver. Une autre circonstance contribua aussi à retarder sa marche : comme les eaux du Nil continuaient à être très-basses, son bateau s'ensablait presque tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour.

Parvenu à environ soixante lieues du Kaire, après une navigation qui lui parut bien longue, il fut hélé par une barque qui descendait le fleuve. En approchant, il reconnut un Franc, employé par le consul-général d'Angleterre. Ce personnage lui signifia qu'il était porteur d'un ordre du Kaya-Bey, pour l'empêcher d'enlever le planisphère de Denderah. M. Lelorrain répliqua qu'il n'avait agi qu'en vertu des autorisations du Pacha; et que si on tentait de lui ravir une propriété qui lui était légitimement acquise, il faudrait d'abord violer le pavillon qu'il allait dresser sur son bateau pour la protéger. Apparemment que cette menace et la manière dont elle fut prononcée, en imposèrent; car, après quelques nouvelles explications dont le ton n'eut rien d'offensant, on le laissa paisiblement continuer sa route.

A son arrivée au Kaire qui eut lieu dans le

cours du mois de juin, il apprit comment l'ordre dont je viens de parler, avait été obtenu. Informé par M. Bradich, de ce que M. Lelorrain faisait à Denderah, M. Salt en avait conçu un dépit d'autant plus vif qu'il était au moment de tenter la même opération. Son ami, M. Banks, qui avait longtemps exploré, en participation avec lui, les antiquités de l'Egypte, venait de lui envoyer de Londres, tous les outils nécessaires pour le mettre à même de réussir dans cette entreprise hardie.

Il se hâta en conséquence d'aller porter ses plaintes au Pacha; mais ce prince n'eut pas le temps de les écouter. Son attention était absorbée par des préoccupations d'une toute autre importance : il venait d'apprendre que la garnison d'Alexandrie, émue des mêmes passions que les Janissaires, dans quelques autres parties de l'empire Ottoman, avait conçu le projet de massacrer tous les Chrétiens qui se trouvaient dans cette ville; et il se disposait à s'y rendre pour prévenir par sa présence, cette effroyable catastrophe. Après son départ, M. Salt s'adressa au Kaya-

Bey, avec lequel il avait d'anciennes relations, et ses démarches eurent le succès que nous avons vu.

On ne fit au Kaire, aucune tentative pour déposséder M. Lelorrain; mais il sut que le consul-général d'Angleterre avait recommencé à Alexandrie, ses sollicitations près du Pacha, qu'il était allé rejoindre. Sous prétexte que bien avant l'exécution de notre entreprise, il avait fait faire des fouilles dans le grand temple de Tintyris, M. Salt osait réclamer un monument hardiment détaché du faîte. Ainsi toutes mes dépenses, toutes les peines que mon associé avait prises, tous les dangers qu'il avait courus, n'auraient eu d'autres résultats que d'amener le zodiaque de Denderah aux pieds de notre heureux et oisif rival, si ses prétentions eussent été accueillies. Elles étaient sans doute dépourvues de tout fondement; mais on pouvait craindre que la position particulière de celui qui les élevait, et le crédit que cette position devait lui donner à la Cour de Mohamed-Ali, n'en fissent méconnaître l'injustice.

Qu'on se représente qu'elle dut être dans

ce moment la situation de notre malheureux voyageur, qui n'osait pas même m'écrire pour m'annoncer son succès, dans la crainte d'être obligé plus tard de troubler ma joie, par une nouvelle accablante pour tous deux.

Heureusement, malgré les efforts de son puissant adversaire, ses angoisses ne se prolongèrent pas long-temps. Le Pacha demanda si les recherches de M. Lelorrain avaient été autorisées par lui, et sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il prononça en notre faveur. Quelques Turcs, attachés à la personne de Mohamed-Ali, ne concevaient pas comment *deux pierres* pouvaient être l'objet de contestations aussi vives, dans un pays où, disaient-ils, il y en avait pour tout le monde.

M. Lelorrain fut promptement instruit de la décision du Pacha. Dès qu'elle lui fut connue, il se rendit à Alexandrie, où il embarqua le Zodiaque à bord d'un bâtiment qui en partit pour Marseille, le 18 Juillet dernier. C'est ainsi que ce monument, l'une des pièces les plus anciennes des archives du monde, a été enlevé à des contrées lointaines, d'un accès

difficile, habitées par des populations barbares, et où tant de genres de destruction le menacaient.

Ce n'était pas seulement les indigènes qui étaient à craindre ; certains Européens sont plus redoutables qu'eux pour la conservation des antiquités des bords du Nil. Assurément, l'on n'apprendra pas sans indignation, qu'il y a peu de temps, un Anglais, après avoir pris le dessin de quelques-unes des peintures qui décorent, à Thèbes, les sépultures des Rois, les a volontairement détruites avec un marteau, afin de donner plus de prix aux copies qu'il venait d'en faire.

Le zodiaque de Denderah était encore exposé en Egypte, à un péril plus certain. On sait que le lit du Nil s'élève d'année en année. Bientôt, par ses exhaussemens successifs, le fleuve arrivera, à l'époque de ses débordemens, jusqu'au Grand-Temple, dont ses eaux ébranleront les supports. De cette manière la conservation des sculptures qui décorent ses murs et ses plafonds, ne tardera pas à être compromise.

Enfin, lorsqu'il a été détaché du Temple,

Digitized by Google

l'on touchait peut-être à l'époque où la vue du zodiaque circulaire aurait été interdite aux Européens, en même temps que celle des autres merveilles de la Haute-Egypte. Deux causes différentes pouvaient également amener ce résultat.

L'insurrection de la Grèce dont, grâces au ciel, le succès n'est plus douteux, sera féconde en conséquences qui se feront sentir, avec plus ou moins de promptitude, dans tout l'Orient. Lorsque les Turcs seront expulsés de l'Europe, une partie d'entr'eux ira vraisemblablement demander un asile à l'Egypte. Si cet asile leur est accordé, il est douteux que Mohamed-Ali puisse suivre, aussi librement qu'aujourd'hui, les inspirations de son génie, au milieu de ces nouveaux hôtes que leur détresse et leurs revers auront rendus furieux. Sa bienveillance pour les Européens sera probablement moins active; et peut-être l'Egypte deviendra-t-elle pour eux une contrée aussi inhospitalière que jadis.

Que si elle cessait d'être soumise à un homme aussi habile que Mohamed-Ali, il serait pos-

sible également que l'insurrection de la Grèce y provoquât une série d'événemens toute différente, et que loin de servir d'asile aux Osmanlis, leur domination y fût entièrement anéantie.

En effet, les Arabes, connus sous le nom de Wahabites, animés de sentimens semblables à ceux de Hellènes, veulent en même temps affranchir leur foi et leur patrie, de la tutelle des Sultans. Déjà, à une époque récente, ils sont parvenus à s'emparer de la Mecque et d'une portion considérable du littoral de la Mer-Rouge; conquêtes qui leur ont été reprises depuis par Mohamed-Ali. Il est vraisemblable qu'ils chercheront à profiter des embarras actuels de l'Empire Ottoman, pour reprendre l'exécution de leur projet d'indépendance. Les puissances voisines les y poussent : lorsque la Perse a commencé ses hostilités dans le pachalik de Bagdad, elle a en même temps, envoyé des émissaires parmi eux, pour ranimer l'ardeur de leurs tribus. Avec d'aussi puissans auxiliaires que les Russes, les Persans et les Grecs, il ne serait pas impossible assurément

qu'ils parvinssent à s'affranchir de la suzeraineté de la Porte.

Mais, quand les Arabes sont maîtres chez eux, ils ne tardent pas à vouloir l'être chez les autres. Tandis que les Russes envient les douceurs des climats méridionaux, les Arabes tourmentés par l'ardeur du soleil qui luit dans leurs solitudes, aspirent à vivre dans des pays dont la température soit moins brûlante, et le sol plus fertile. C'est surtout l'Egypte dont ils ont à toutes les époques désiré la possession. Ce fut, sous les Kalifes, une de leurs premières conquêtes; et les plus anciens monumens historiques parlent des Rois pasteurs qui régnèrent sur elle, bien avant l'invasion des Perses, et qui étaient incontestablement d'origine Arabe.

Si donc les Wahabites réussissaient dans leur entreprise, ils ne resteraient pas longtemps sans menacer l'Egypte; et s'ils parvenaient à s'y introduire, elle deviendrait inabordable pour les Européens. Ces hommes presque sauvages, animés de toutes les passions d'un ardent fanatisme, les verraient avec d'autant plus d'horreur qu'ils n'ont eu

jusqu'à présent aucun contact avec eux. Ils détruiraient violemment les premiers fruits d'une civilisation renaissante; et peut-être, comme les soldats de Cambyse, comme ceux d'Omar, comme les premiers Chrétiens, s'appliqueraient-ils aussi à détruire ces antiques monumens tout couverts de représentations humaines et de figures d'animaux, que leur culte interdit plus sévèrement encore que l'Islamisme.

C'est à ce péril qui n'est pas entièrement chimérique; c'est à l'action de toutes les causes destructives signalées plus haut, qu'a été heureusement dérobé le zodiaque circulaire de Denderah, pour être mis sous la protection de la civilisation européenne.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Arrivée du Zodiaque circulaire en France.

Ce fut le 9 septembre 1821, que le Zodiaque circulaire de Denderah entra dans la rade de Marseille. Le bâtiment sur lequel on l'avait chargé, m'apportait aussi une lettre de M. Lelorrain qui me fut transmise de suite. Je n'en avais pas reçu depuis le mois de mars. J'avais donc, comme on l'a vu plus haut, de vives inquiétudes sur sa santé, et même sur sa vie. Ainsi, en apprenant le succès de son opération, j'appris ce qui importait bien davantage, qu'il existait encore.

J'écrivis de suite aux différentes classes de l'Institut que cette espèce d'événement pouvait intéresser, pour leur annoncer l'arrivée du Zodiaque en France. La manière dont elles accueillirent cette nouvelle, fut une des premières et des plus précieuses récompenses de mon entreprise. L'Académie des

Beaux-Arts me proposa, par l'intermédiaire d'un de ses membres, de demander à M. le ministre de l'Intérieur de faire supporter, par la caisse de son ministère, les frais du transport du Monument, depuis Marseille jusqu'à Paris. Le jour même où l'Académie des inscriptions et belles-lettres reçut ma communication, son secrétaire perpétuel m'écrivit la lettre suivante :

« L'Académie a entendu avec beaucoup d'intérêt la lecture de la lettre par laquelle vous l'informez de l'arrivée, à Marseille, du planisphère de Denderah. Elle vous félicite de l'heureux succès d'une entreprise honorable pour la France; succès qu'on pouvait croire impossible à obtenir. Elle vous prie en même temps de recevoir ses remerciemens de la communication que vous avez bien voulu lui faire, et de l'intention que vous annoncez de l'appeler à examiner ce précieux monument, aussitôt qu'il sera arrivé à Paris. »

5 octobre 1821. *Signé* DACIER.

Je ne tardai pas à partir pour Marseille, afin de m'y trouver à l'époque du débarque-

ment du Zodiaque, et de présider aux soins nécessaires pour que son transport s'opérât sans accident. Lorsque je fus rendu dans cette ville, j'appris qu'il ne devait être introduit dans le port que le 27 novembre, attendu qu'un des passagers du bâtiment qui le portait, était tombé malade. Mais M. Lelorrain était arrivé quelques jours après moi; et sa quarantaine devait finir en même temps que celle de notre monument. Comme sa présence rendait la mienne inutile, je me remis de suite en route pour Paris. Avant de quitter l'Egypte, où il était resté pour régler quelques affaires, M. Lelorrain avait fait de nouveau une grave maladie; ce qui se conçoit sans peine, après toutes les sollicitudes et les fatigues qu'il avait éprouvées. Aussitôt qu'il était entré en convalescence, il s'était embarqué à Alexandrie, et sa santé s'était heureusement améliorée, pendant sa traversée qui dura quarante-cinq jours.

Ainsi que cela avait été réglé par les administrateurs de la Santé, le Planisphère fut débarqué le 27 novembre; et l'on put se convaincre qu'il n'avait pas plus souffert, en

traversant les mers, qu'en traversant les siècles. Voici dans quels termes, une lettre de Marseille, insérée dans le *Moniteur* et dans le *Journal de Paris*, rend compte de l'effet qu'il produisit dans cette ville :

« Il serait difficile de peindre la curiosité qu'a excitée le Zodiaque de Denderah, à sa sortie de quarantaine. Les Marseillais n'ont pas dans cette occasion démenti leur origine grecque. A peine était-il hors du bâtiment qui l'a apporté, que le général qui commande la division, M. de Damas, M. le préfet du département, et M. de Mongrand, maire de la ville, sont accourus sur le ponton où on venait de le déposer. Des groupes nombreux se sont présentés en même temps; mais dans l'impuissance de recevoir tout le monde, on n'a admis que fort peu de personnes : j'ai été du petit nombre des élus.

C'est avec un sentiment presque religieux que je me suis approché de cet antique monument. La pureté, la finesse du trait des signes astronomiques m'ont paru admirables. Leur conservation m'a encore surpris davantage : je n'ai guères observé d'autres dégra-

Digitized by Google

dations que celles des figures à tête d'épervier qui soutiennent le Planisphère. Ces dégradations peu considérables ont un aspect presque symétrique, qui me fait croire qu'elles ont été faites à dessein. Peut-être faudrait-il les attribuer aux soldats de Cambyse, alors qu'excités par le fanatisme des Mages, ils voulaient anéantir les plus précieux monumens de l'Egypte! la haute antiquité de celui dont je parle donne de la vraisemblance à cette conjecture.

Il est certain que M. le préfet a offert de faire supporter, par l'administration, les frais de son transport à Paris. Les journaux de Marseille ont déjà annoncé qu'aucun droit n'avait été perçu pour son introduction en France. M. le directeur-général des Douanes avait écrit au directeur de cette ville, qu'un monument sans prix, tel que celui dont il est question, devait être, en quelque sorte, considéré comme une propriété publique. Depuis son entrée dans le port, la maison de MM. Gil, frères, auxquels il est consigné, est incessamment remplie de curieux qui sollicitent la faveur de le voir. Pour l'ob-

tenir, plusieurs étrangers ont fait des offres considérables à l'incorruptible surveillant préposé à sa garde. L'enthousiasme est général : j'avoue que je ne m'attendais pas à trouver un goût aussi vif pour les arts dans une ville qui paraît d'abord absorbée par les affaires.

M. Penchaud, architecte, d'un talent supérieur, surveille l'emballage de cet inappréciable monument. Ainsi il est vraisemblable, qu'en arrivant à Paris, il sera aussi bien conservé que lorsqu'il était encore suspendu aux voûtes du temple de l'ancienne Tintyris. »

Avant que le Zodiaque sortît de Marseille, un étranger en offrit une somme considérable. Cette première proposition devait être, selon toute apparence, suivie d'une autre plus avantageuse. Mais nous ne crûmes pas devoir donner suite à cette négociation. M. le comte Siméon, alors ministre de l'Intérieur, témoignait le desir d'acheter notre monument, au nom du Gouvernement. Il avait même écrit à M. le préfet des Bouches-du-Rhône pour le charger de lui rendre compte

Digitized by Google

de l'état dans lequel il se trouvait. D'ailleurs, quand bien même ses dispositions n'auraient pas été aussi favorables, nous ne pouvions pas sans déshonneur le céder à des cours ou à des spéculateurs étrangers, avant d'avoir épuisé tous les moyens de le conserver à la France.

On ne trouva, à Marseille, aucune voiture assez forte pour porter la grande pierre du Zodiaque; et l'on fut par conséquent obligé d'en faire faire une exprès. Grâces aux précautions extraordinaires qui avaient été prises, elle arriva heureusement à Paris, ainsi que la seconde pierre, dans les premiers jours de janvier : M. Lelorrain qu'une rechûte avait forcé de s'arrêter en route, arriva presque en même temps. Il fallut trois jours et douze hommes dirigés par un des premiers charpentiers de Paris, pour décharger ces pierres et les introduire dans un rez-de-chaussée.

Ce fut alors seulement que je sentis toutes les difficultés de l'entreprise que notre voyageur avait exécutée. L'étonnement que me causait le succès de cette opération était

d'autant plus vif que je le voyais partagé par tous ceux qui assistaient au déchargement de ces énormes blocs : ils ne pouvaient pas concevoir comment M. Lelorrain avait pu les arracher du plafond du grand temple de Denderah, et ensuite les conduire à terre, avec l'aide de quelques paysans arabes qui assurément n'avaient jamais exécuté de travaux analogues. Ce qui redoublait encore notre surprise, c'est que, pendant l'exécution d'une opération aussi hardie, le Monument n'avait pas éprouvé la plus légère fracture.

Dès qu'il fut déballé, je priai deux Membres de l'Institut, avec lesquels j'ai des rapports particuliers, de vouloir bien reconnaître son état matériel. Plusieurs membres de la Commission d'Egypte, et entre autres MM. Jollois et Devilliers qui l'avaient dessiné à Denderah, vinrent également le voir. Depuis, il est devenu l'objet d'une curiosité tellement générale, qu'il sera impossible de la satisfaire autrement qu'en en faisant l'exposition publique.

Le Zodiaque de Denderah peut également être placé à l'Observatoire, à la Bibliothèque

du Roi, et au musée du Louvre; car il n'est pas moins intéressant pour l'histoire du ciel, et pour celle de l'antiquité, que pour l'histoire des arts, du dessin. Peu de jours après son arrivée à Paris, M. Lelorrain vit à ce sujet M. le ministre de la maison du Roi, dans les attributions duquel se trouve le Musée; et nous écrivîmes, le 25 janvier dernier, à M. de Corbière qui venait d'être nommé ministre de l'Intérieur, et qui en cette qualité, est chargé de l'administration des deux autres établissemens.

Il ne tarda pas à nommer une Commission, à laquelle il confia le soin d'examiner le Monument, et de lui en rendre compte. Cette Commission se composait de MM. Cuvier et Fourier, de l'Académie des Sciences, et de M. Walckenaër, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'opinion de ses membres ne pouvait pas être douteuse : à notre première entrevue, ils témoignèrent des dispositions favorables; et l'un d'eux observa même que si le gouvernement ne faisait pas l'acquisition du Zodiaque, il faudrait en faire l'objet d'une

souscription publique; attendu que l'honneur national était intéressé à ce qu'il restât en France. C'était aussi l'opinion commune; et les journaux, échos des différens partis qui nous divisent, avaient tous, sur ce point, témoigné des sentimens uniformes.

Comme les membres de la Commission m'engagèrent fortement à modérer mes prétentions de manière à rendre plus facile le succès de notre négociation avec le Gouvernement, je n'hésitai pas à leur déclarer que nous étions disposés à nous en rapporter à leur estimation. J'étais persuadé qu'en appréciant la valeur du Zodiaque, ils prendraient en considération l'importance de ce monument; les difficultés de notre entreprise; les dépenses qu'il avait fallu faire pour vaincre ces difficultés; les chances qui pouvaient rendre tant de frais inutiles; et les périls que l'un de nous avait volontairement bravés.

Lorsque la Commission eut fait son rapport, nous crûmes devoir écrire à M. le ministre de l'Intérieur, la lettre suivante :

« Nous sommes informés que la Commis-

sion que vous avez chargée d'examiner le zodiaque circulaire de Denderah, a terminé son travail. Nous espérons en conséquence que V. Exc. voudra bien nous faire connaître, le plus promptement possible, la décision qu'elle prendra d'après le rapport de cette commission. Elle sentira, sans que nous ayons besoin de le lui dire, combien est incommode l'incertitude où nous nous trouvons depuis plusieurs mois.

Cette incertitude ne nous a pas cependant empêchés de refuser, à Marseille, ainsi que M. le préfet des Bouches-du-Rhône a du l'écrire à votre prédécesseur, l'offre qu'une maison étrangère nous avait faite de donner deux cents mille fr. du Zodiaque: offre qui présentait alors des avantages très-réels, puisque nous n'avions pas encore supporté la dépense, et par conséquent couru les chances du transport de ce Monument, depuis Marseille, jusqu'à Paris.

Pour mieux convaincre encore V. Exc. du desir que nous avons de traiter avec le Gouvernement, nous proposons de consentir à n'être remboursés que par des paiemens

successifs qui seraient répartis entre deux ou trois exercices. L'acquisition du Planisphère de Denderah, si le remboursement en était réglé de cette manière, ne serait assurément ni onéreuse ni gênante pour le ministère de l'Intérieur. Elle le serait encore moins, si le prix en était supporté par moitié, par le ministère de la maison du Roi.

Nous sommes entrés dans ces explications, parce que nous voulons constater d'une manière authentique, près de votre Excellence, le desir sincère que nous éprouvons de conserver à la France, où tant de genre de convenances ont marqué sa place, le précieux monument dont nous sommes possesseurs. »

Paris, ce 4 avril 1822.

Comme cette lettre est jusqu'à présent restée sans réponse, j'ignore encore quel doit être le sort du zodiaque circulaire de Denderah.

TROISIÈME PARTIE.

Description du Zodiaque circulaire.

Il est vraisemblable que la salle où se trouvait le zodiaque circulaire de Denderah, était destinée à la célébration des Mystères. C'était dans cette enceinte que l'on apprenait à ceux qui s'y faisaient initier, que les divinités qu'ils adoraient, étaient seulement des représentations symboliques des corps célestes ; et leur histoire prétendue, l'allégorie des mouvemens et des révolutions de ces différens corps. Le planisphère de Denderah devait être d'autant plus propre à servir à cette démonstration, que les formes données aux constellations qui y sont figurées, sont exactement les mêmes que celles des dieux dont la piété de l'ancienne Egypte a tant multiplié les images. C'était sans nul doute à cette fabuleuse théogonie que faisait allusion le prêtre égyptien qui disait à Platon : « Vous autres Grecs, vous êtes des enfans, vous prenez des allégories pour des réalités. »

On sait que c'est à son retour d'Egypte, que Thales qui vivait 600 ans avant la naissance de Jésus-Christ, enseigna, dans la Grèce, la sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique, et les véritables causes des éclipses du soleil et de la lune. Il paraît même qu'il parvint à les prédire, en employant sans doute les méthodes que les prêtres égyptiens lui avaient indiquées. Ses disciples introduisirent ensuite l'usage des cartes géographiques et du gnomon (1).

Pythagore, l'un d'eux, voyagea également en Egypte, et s'y fit initier aux mystères : c'était son maître qui l'y avait engagé. Lorsqu'il revint en Europe, il professa sur la constitution de l'univers des idées beaucoup plus saines que celles qui ont été professées depuis par les Grecs de l'école d'Alexandrie.

Ce fut lui qui fit connaître le premier, dans sa patrie, et ensuite en Italie où il se retira, la double rotation de la terre sur elle-même, et autour du soleil. Il enseignait en même temps que les comètes ne sont pas des mé-

(1) Voyez le précis de l'histoire de l'Astronomie, par M. de la Place.

téores formés accidentellement dans l'atmosphère ; mais des corps éternels qui circulent autour du soleil dans des orbes immenses. Il pensait aussi que les planètes sont habitées ; et que les étoiles fixes sont des soleils innombrables répandus dans l'espace, et qui forment les centres d'autant de systèmes planétaires. Ces notions si exactes sur le système du monde prouvent quels grands progrès l'astronomie avait faits en Egypte.

Sans s'exposer à être taxé de témérité, l'on peut croire que Thales, que Pythagore et tous les philosophes qui avaient été puiser leurs lumières à la même source, avaient vu, pendant leur séjour en Egypte, le planisphère du grand temple de Tintyris, ou du moins des monumens semblables. Ainsi, en rappelant le souvenir de l'une des plus glorieuses époques de notre histoire contemporaine, le zodiaque que la France possède aujourd'hui, rappelle en même temps à la mémoire quelques uns des plus beaux noms de l'antiquité.

Ce zodiaque est le seul des monumens astronomiques des Egyptiens qui ait une forme circulaire. Le diamètre du médaillon dans le-

quel les diverses constellations sont sculptées, est de 4 pieds 9 pouces. Il est inscrit dans un autre cercle que décrit une légende hiéroglyphique, et dont la circonférence est beaucoup plus grande. Ce second cercle est renfermé dans un carré dont chaque côté a 7 pieds 9 pouces de longeur.

Quatre figures de femmes et huit hommes à tête d'épervier, paraissent avec leurs mains soutenir le Planisphère. Les femmes sont placées aux angles du carré, et le milieu de chacun de ses quatre côtés est occupé par un groupe composé de deux hommes à tête d'épervier. Les figures isolées des angles sont debout ; celles qui font partie des groupes sont au contraire accroupies. Il résulte de la disposition générale que nous venons d'indiquer, que le cercle que forme la légende hiéroglyphique est divisé en huit sections par les figures de support.

Le centre du Planisphère est occupé par un Chacal. A côté se trouve un certain nombre de figures que M. de Saint-Martin, à cause des positions dans lesquelles elles sont placées, pense être les constellations bo-

réales. Cette supposition a nécessairement un caractère très hypothétique ; attendu qu'à l'exception de la grande Ourse, qu'il est facile de reconnaître, elles n'ont aucune analogie de forme avec celles par lesquelles nous désignons aujourd'hui ces astérismes. Plusieurs de ces figures sont très-remarquables par leur bizarrerie, et entr'autres une patte à pied fourchu, et un corps d'animal sans tête.

Ces astérismes sont renfermés dans une ligne en spirale que forment les constellations zodiacales et d'autres qui y sont mêlées. Les extrémités de cette spirale qui n'a qu'une seule révolution, sont occupées par le Lion et par le Cancer. C'est sans aucun doute le Lion qui est en tête. Il paraît marcher sur un serpent : sa queue est tenue par une femme. Derrière le Lion se trouve immédiatement la Vierge qui porte un épi. Plus loin, l'on aperçoit les deux plateaux de la balance, au-dessus de laquelle on observe une figure d'Harpocrate, encadrée dans un médaillon. Viennent ensuite le Scorpion et le Sagittaire, auquel les artistes égyptiens donnaient des ailes et deux visages. Derrière le Sagittaire

sont successivement disposés le Capricorne, le Verseau, les Poissons, le Bélier, le Taureau et les Gémaux. Enfin cette espèce de procession est terminée, comme nous l'avons déjà dit, par le Cancer.

Tous ces signes se reconnaissent sans difficulté : ils diffèrent peu de ceux qui sont aujourd'hui représentés dans nos almanachs ; et, ce qui est encore plus remarquable, ils ont une analogie frappante avec les signes des zodiaques Indiens.

Un grand nombre d'autres figures dont les formes sont diverses, décrivent autour des constellations zodiacales, un double cercle. Celles qui font partie du dernier de ces cercles, appuyent leurs extrémités inférieures sur la bordure du Planisphère. Près de chacune d'elles, et de quelques autres des cercles intérieurs, sont placées une petite inscription, en caractères sacrés, et une étoile. Il est vraisemblable que ces étoiles isolées étaient destinées à faire connaître que les figures à côté desquelles elles se trouvent, représentaient des constellations ou astérismes, dont les noms étaient, selon toute apparence, indiqués par

les petites légendes hiéroglyphiques. Les astérismes du cercle inférieur sont en outre, presque tous, accompagnés d'autres étoiles placées plus bas, en nombre différent : on peut supposer avec M. de Saint-Martin, qu'elles désignent les *brillantes* de chacun de ces astérismes. Toutes les figures encadrées dans le Planisphère marchent évidemment dans le même sens que le Lion, et que les signes qui le suivent.

La grande zône hiéroglyphique, et d'autres légendes couvertes également de caractères sacrés, et qui sont placées en nombre irrégulier près des figures qui occupent les quatre angles du carré, étaient nécessairement destinées à donner l'explication du Monument.

En dehors du Planisphère, au milieu des grandes figures qui semblent le soutenir, on observe aussi deux emblêmes qu'il n'est pas facile de caractériser : ils sont vis-à-vis l'un de l'autre, et placés aux deux extrémités d'une ligne qui passe par le Scorpion et le Taureau. Suivant les hypothèses de la Commission d'Egypte, ces emblêmes ont pour objet d'indiquer que ces deux signes étaient, à l'époque

où le zodiaque circulaire a été sculpté, ceux des équinoxes. Egalement dans l'espace qui sépare le Planisphère de la grande zone hiéroglyphique, on remarque deux courtes inscriptions en caractères sacrés, opposées l'une à l'autre : elles s'alignent suivant un diamètre qui traverse le Lion et le Verseau, qui étaient alors, d'après les mêmes hypothèses, les signes des solstices. Ces légendes et les deux emblêmes dont nous parlions tout-à-l'heure, sont les seules détails qui aient été sculptés entre les grandes figures de support; et cette circonstance contribue à les rendre plus remarquables et plus significatifs.

Malgré les efforts que nous venons de faire, pour donner de la clarté à la description du zodiaque circulaire, il est impossible qu'elle soit parfaitement comprise, si on n'a pas sous les yeux un dessin fidèle du Monument, ou, ce qui vaut mieux, le Monument lui-même.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de sa belle conservation. Aucun détail du Planisphère n'a disparu, à l'exception d'un petit nombre de caractères hiéroglyphiques qui n'ont pas été détruits avec violence; mais que

la main du temps paraît plutôt avoir lentement usés. Il n'en est pas de même des figures de support. Celles qui ont des têtes d'épervier ont toutes été mutilées au même endroit. On a également tenté de détruire le sein de trois des femmes qui sont placées aux angles. Ces dégradations ont incontestablement été faites à dessein ; et il est vraisemblable que c'est un sentiment de pudeur mal entendu qui a conduit la main des destructeurs.

Au reste, ces dégradations mêmes, ont un certain degré d'intérêt. Elles sont, sans aucun doute, la trace d'une des grandes révolutions que l'Egypte a successivement éprouvées. On peut également les attribuer au fanatisme des Perses, à celui des conquérans arabes, ou, ce qui est encore plus probable, au zéle irréfléchi des solitaires qui vivaient dans les déserts de la Thébaïde, à l'époque de l'Eglise primitive.

Ce petit nombre de fractures, et quelques autres, encore moins considérables, ne diminuent pas l'impression que produit ce monument vénérable. Son aspect général est très-imposant ; et l'habile distribution de ses parties

mérite également d'être remarquée. Cette large bande hiéroglyphique développée autour du Planisphère, est d'un effet très-heureux. C'est aussi une idée ingénieuse d'avoir représenté debout les figures de support qui sont aux angles, tandis que celles qui occupent le milieu des lignes sont accroupies

Cependant il ne faut pas se dissimuler que les figures humaines sculptées sur le zodiaque circulaire, ont la sécheresse de contour et la roideur de pause qu'on remarque dans toutes les productions de l'art statuaire des Egyptiens. Mais, par un contraste qui se reproduit dans d'autres monumens qui ont la même origine, les animaux sont au contraire pleins de vie, de mouvement et de vérité. Dans celui dont nous nous occupons, on admire surtout un taureau furieux qui paraît s'élancer dans l'espace; et un lion extra-zodiacal qui tourne fièrement la tête. La vivacité de l'action de ces animaux et de plusieurs autres qui y sont représentés, donne à ce tableau, qui est purement symbolique, un intérêt et un mouvement qu'on ne s'attendait pas à y trouver, et qui semblaient ne devoir appartenir qu'à des compositions historiques.

Les deux pierres sur lesquelles le Zodiaque est établi, sont de la même nature, mais de qualités différentes. Le grain de la petite est plus fin et plus serré; il en résulte que les sculptures qui s'y trouvent ont quelque supériorité sur celles de la grande. Les flambeaux des initiés et des voyageurs, et d'autres causes encore, ont communiqué à ces deux pierres des nuances qui ne leur sont pas naturelles. On a répété souvent qu'elles ressemblaient à un bronze antique: peut-être pourrait-on, avec plus d'exactitude, les comparer à l'âtre d'un foyer; car elles en ont à la fois les tons de suie et les tons cendrés. La variété de ces différentes teintes donne aussi, à certains égards, à notre monument, l'aspect d'un grand camée.

On sait que Dupuis, Volney et plusieurs autres savans se sont autorisés des zodiaques égyptiens, et plus particulièrement de ceux de Denderah, pour soutenir que l'univers existait de toute éternité, ou du moins pour reculer dans un lointain immense l'époque de sa création. M. Fourier, de l'académie des sciences, qui a fait de ces zodiaques l'objet d'une étude approfondie, tout en reconnais-

sant leur haute antiquité, en donne des explications qui n'ont rien d'inconciliable avec les traditions des Hébreux.

Suivant lui l'invention de la sphère égyptienne date de 2500 ans avant notre ère. Le peuple qui la créa ne tarda pas à reconnaître ses déplacemens successifs : ses observations sur la précession des équinoxes se trouvent constatées par les monumens astronomiques de Latopolis, et par ceux de Tintyris. L'espèce de procession que forment les signes du zodiaque, commence dans les uns par la Vierge, et dans les autres par le Lion. Ce sont ces différences qui déterminent leur date. Il résulte de ces hypothèses que les zodiaques de Latopolis forment le premier feuillet connu de l'histoire du Ciel, et que ceux de Denderah en forment le second.

Quoiqu'il en soit, nous nous garderons bien d'aborder ici ces hautes questions d'astronomie. Elles seront bientôt traitées, par M. Fourier lui-même, dans une série de mémoires qui paraîtront successivement, et dont quelques uns s'impriment, dans ce moment, à l'Imprimerie royale. Ces mémoires

Digitized by Google

seront sans doute rédigés avec le talent que l'on est en droit d'attendre de l'auteur de l'introduction du grand ouvrage sur l'Egypte; introduction qui n'est pas moins remarquable par la supériorité du style, que par la hauteur des vues. Nous nous contenterons d'ajouter qu'en adoptant les explications que M. Fourier a données des zodiaques égyptiens, M. de la Place a établi une prévention qui leur est nécessairement très favorable.

Plusieurs savans ont cherché à contester la haute antiquité des zodiaques de Denderah. Nous citerons seulement M. Visconti, qui a prétendu qu'ils ne dataient que du premier siècle de l'ère chrétienne. Indépendamment des raisons empruntées à l'astronomie sur lesquelles il se fondait, M. Visconti faisait valoir, à l'appui de son opinion, l'analogie qu'il prétendait exister entre le style des sculptures du grand temple de Tintyris, et celui des sculptures grecques. A cet égard il avait été trompé par les exagérations des voyageurs. Nous avons déjà vu que cette analogie n'était pas réelle, puisque tous les défauts ordinaires aux ouvrages des artistes égyptiens

existent dans les bas-reliefs qui décorent cette grande construction. Ils y sont même plus saillans que dans quelques autres monumens qui ont une origine semblable; ce qui indique qu'à l'époque où ils ont été faits, les arts n'avaient pas encore atteint, en Egypte, la perfection relative à laquelle ils devaient un jour y arriver.

Dans les dissertations qu'il a publiées à ce sujet, M. Visconti cherche aussi, pour étayer son sentiment, à tirer parti d'une inscription en caractères grecs qui se trouve à Denderah, et dans laquelle le nom de Tibère est mentionné. C'est comme si l'on prétendait que le Louvre a été construit pendant le gouvernement de Napoléon, parce que l'initiale de son nom y est souvent répétée. Il est vraisemblable que l'inscription en question aura été placée par la flatterie ou par la crainte, à l'occasion de quelque restauration, peut-être très-insignifiante, faite au grand-temple de Tintyris, long-temps après sa fondation.

Il n'est guères, en effet, possible de supposer qu'un tyran spoliateur, tel que Tibère, ait été employer une portion nécessairement

considérable du revenu de l'Egypte, lorsqu'elle était devenue une province romaine, à élever sur les bords du Nil, à des dieux qui n'étaient pas ceux de sa patrie, un temple dont la magnificence n'est égalée par aucun des anciens monumens de la métropole de l'empire romain.

N'est-il pas, au contraire, bien plus vraisemblable que les temples de Denderah, comme en général, tous les édifices du même genre, construits près du Nil, doivent dater d'une époque où l'Egypte était le siége d'un vaste empire qui s'étendait, dans les profondeurs de l'Afrique, à des distances qui sont encore inconnues. Récemment on vient de découvrir, à plus de trois cents lieues de la première cataracte, des monumens du même style que ceux de la vallée de Thèbes. C'est lorsque cet empire existait, et que le sacerdoce, qui tenait également les rois et le peuple dans sa dépendance, y exerçait une influence toute-puissante, qu'ont dû être élevées ces vastes et imposantes fabriques; de même que c'est dans le Moyen-Age, lorsque l'autorité du clergé romain n'était encore contestée, ni

par les écrits des réformateurs, ni par ceux des philosophes, qu'ont été bâties, à si grands frais, nos vieilles basiliques.

M. de Saint-Martin, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans un mémoire extrêmement curieux qu'il vient de publier sur le planisphère de Denderah, a combattu le sentiment de M. Visconti, par des raisons très-ingénieuses qu'il a tirées en partie des noms de rois, inscrits en caractères sacrés dans l'enceinte où se trouvait ce monument. Au reste, depuis qu'il est arrivé en France, l'opinion de ceux qui soutenaient qu'il était d'une époque postérieure à l'invasion de Cambyse, est généralement abandonnée; et l'on assure même qu'antérieurement, M. Visconti en avait aussi reconnu le peu de vraisemblance.

Ce Monument a été dessiné trois fois, lorsqu'il était encore en Egypte; par M. Denon d'abord, comme nous l'avons vu dans la première partie; par MM. Jollois et Devilliers ensuite; et plus récemment par un Anglais, M. Hamilton, auteur d'un ouvrage très-curieux, intitulé *Egyptianca*, qui n'a pas encore été traduit, et qui cependant méritait

de l'être. Malheureusement les planches de cet ouvrage sont loin de répondre au mérite du texte : celle du zodiaque circulaire est surtout très-imparfaite; aussi nous parlerons seulement des deux premiers dessins qui ont un mérite incontestable.

M. Denon avait vu une première fois le zodiaque circulaire avant de pouvoir le dessiner. Ce ne fut qu'à son retour de la première cataracte, qu'il en eut le loisir. Voici dans quels termes il rend compte de la circonstance qui le lui procura, dans un voyage dont la relation est remplie d'agrément et d'intérêt.

« A Kéné je voyais de ma fenêtre les ruines de Tintyris, à deux lieues de l'autre côté du Nil; ces ruines de Tintyris dont je me souvenais avec tant d'intérêt, et dont je regrettais particulièrement un zodiaque qui prouvait, d'une manière si positive, les hautes connaissances des Egyptiens en astronomie.

On ne payait pas le *Miri* à Denderah; on y envoya cent hommes; je les suivis. Il n'y avait que vingt minutes de chemin de Denderah aux ruines de Tintyris, qui s'appellent maintenant Berbé; nom que les Arabes don-

nent à tous les monumens antiques. Nous arrivâmes le soir au village. Le lendemain, avec trente hommes, je me rendis aux Ruines, que je possédais cette fois dans toute la plénitude du repos et de la quiétude. Ma première jouissance fut de me convaincre que mon enthousiasme pour le Grand-Temple n'avait pas été une illusion de la nouveauté. Tout en est intéressant : il faudrait tout dessiner pour avoir tout ce qu'on doit desirer d'en rapporter. Rien n'y a été fait sans objet : mon temps ne pouvait être que très-limité ; je commençai donc par ce qui était en quelque sorte l'objet de mon voyage, le Planisphère céleste.

Le plancher très-bas, l'obscurité de la chambre qui ne me laissait travailler que quelques heures dans la journée ; la multiplicité des détails ; la difficulté de ne pas les confondre en les regardant d'une manière si incommode ; rien ne m'arrêta. La pensée d'apporter aux savans de mon pays l'image d'un bas-relief égyptien d'une telle importance, me fit un devoir de souffrir patiemment le torticolis qu'il me fallait prendre pour le dessiner. »

Mes recherches, mes observations, mes travaux, furent arrêtés par l'empressement du Scheick du village à débarrasser le pays de notre présence. Dès le premier jour, il était allé porter sa contribution ; le général rappela les troupes, et mon expédition fut terminée. »

Le dessin du zodiaque circulaire, par M. Denon, contient, sans contredit, un certain nombre d'erreurs ; mais ce n'est point de ses inexactitudes, c'est, au contraire, de sa fidélité qu'on est surpris, en pensant à la rapidité avec laquelle il a été fait, et à toutes les circonstances qui rendaient son exécution si difficile. En général, on est confondu de la multiplicité et du mérite des dessins rapportés d'Egypte, par M. Denon, quand on réfléchit qu'il les a composés, au milieu du tumulte de la guerre, et à la suite d'un corps d'armée dont il partageait les privations, les fatigues, et les dangers.

MM. Jollois et de Villiers, qui dessinèrent ensuite le Planisphère, purent disposer de plus de temps que M. Denon ; et ils prirent, pour faire ce dessin, toutes les précautions que réclamait son importance. Cependant, ils ne

sont pas toujours parvenus à surmonter heureusement les difficultés qui résultaient de la multitude et de la ténuité des détails de leur original, de l'obscurité de l'enceinte dans laquelle il était déposé, et de la place qu'il y occupait.

Il en résulte qu'ils ont fait plusieurs erreurs, dont la plupart était, au reste, impossible à éviter. Il y a dans leur dessin une constellation de plus que dans le Monument, attendu qu'ils ont pris pour un serpent ou dragon, une petite inscription, en caractères hiéroglyphiques, qui, selon toute apparence, est le nom de la figure qui se trouve immédiatement au-dessous. Les distances qui séparent les différens astérismes, ne sont pas toujours parfaitement observées. Les signes hiéroglyphiques placés à côté sont en partie inexacts. Il y a aussi des inexactitudes nombreuses dans ceux qui sont disposés près des angles du carré. Enfin, par un contraste assez singulier, tandis que MM. Jollois et de Villiers n'ont pas tout à fait reproduit le beau et grand caractère de quelques-unes de figures d'animaux du Planisphère, leur habile crayon

a, au contraire, prêté aux quatre femmes qui le supportent, une élégance de forme et une grâce de pose, qu'elles sont loin d'avoir au même degré dans l'original. Cette dernière inexactitude rend sans doute le dessin plus agréable; mais elle a l'inconvénient d'altérer, jusqu'à un certain point, l'aspect général du Monument, et si l'on peut s'exprimer ainsi, sa physionomie.

Pour que le zodiaque circulaire pût être exactement connu, il fallait qu'il fût changé de place. Dans les circonstances où ils se sont trouvés, MM. Jollois et de Villiers ont fait aussi bien que cela était possible. Cette gloire est assez belle; et ils peuvent s'en contenter d'autant plus facilement, qu'elle ne leur sera contestée par personne, et qu'elle ne peut pas l'être.

Nous ne parlerons pas d'un petit dessin lithographié publié récemment par quelqu'un qui n'a vu, ni en Egypte, ni en France, le planisphère de Denderah. Ce n'est qu'une copie très-infidèle de celui que nous venons d'examiner.

L'inexactitude des dessins qui ont paru

jusqu'à ce jour, nous ont déterminé à en faire faire un nouveau. Son exécution est confiée à un artiste d'un talent supérieur, M. Gau, qui a fait une longue étude du style égyptien, sur les bords du Nil, et qui en a rapporté son bel ouvrage sur les antiquités de la Nubie. Le caractère du Monument, ses détails les plus minutieux, et même le petit nombre de ses dégradations, tout sera fidèlement reproduit dans le travail de M. Gau, qui paraîtra en même temps que cette brochure. Pour que la propagation en fût plus prompte et plus facile, nous avons pensé qu'il valait mieux le faire lithographier, que de le graver au burin : c'était aussi le moyen d'en avoir des copies plus fidèles.

FIN.

NOTE

DES ÉCRITS PUBLIÉS SUR LES ZODIAQUES DE DENDERAH.

Observations sur les zodiaques de Denderah, par l'abbé Testa. A Paris, chez Dentu.

Dissertation sur le zodiaque de Denderah, par Dupuis, de l'Institut national. A Paris, chez Chasseriau.

Notice sur les zodiaques de Denderah, par Visconti, de l'Institut. *Voyez* le 2.e Volume de la dernière édition de la traduction d'Hérodote, par Larcher.

Sur le zodiaque de Denderah, par M. Tardieu. A Paris, chez Brunot-Labbe.

Explication du zodiaque de Denderah, etc., par M. Ferlus. A Paris, chez Martinet.

Notice sur le zodiaque de Denderah, par M. Saint-Martin, membre de l'Institut. A Paris, chez Delaunay.

Notice sur le voyage de M. Lelorrain, en Egypte; et observations sur le zodiaque circulaire de Denderah, par M. Saulnier fils. A Paris, chez l'Auteur, rue de Rivoli, n.° 32; et chez les marchands de nouveautés, au Palais-Royal.

Il est en outre question de ces Monumens dans plusieurs mémoires de la *Description de l'Egypte;*

la *Bibliographie astronomique*, de Lalande; la *Description des Pyramides de Ghizé*, par Grosbert; le *Mémoire sur l'Ibis des anciens Egyptiens*, par Savigny; les *Recherches sur les antiquités du temple de Denderah*, par Nouet; les *Ruines de Volney*; les *Recherches sur les ossemens fossiles*, par M. le baron Cuvier; l'*Uranographie de M. Francœur*, etc., etc.

TABLE

DES MATIÈRES.

PAGES.

Avertissement. 3

Voyage de M. Lelorrain en Egypte. 5

Arrivée du zodiaque circulaire en France. 56

Description du zodiaque circulaire. 68

Note des écrits publiés sur le zodiaque de Denderah. 90

Fin de la Table des Matières.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google